

« Les Cahiers de la Bretagne Réelle »

SAINT-LOUP

UN HÉROS BRETON

**JEAN
BENVOAR**

LA BRETAGNE RÉELLE

CELTIA

N° 275 bis — ÉTÉ 1969

LA BRETAGNE REELLE

CELTIA

15^e Année

BI-MENSUEL

Fondée en 1954

22 - MERDRIGNAC

LA VOIX DU PAYS GALLO



KELTIA

La Revue Bretonne
d'Intérêt Européen

Abonnement 6 N°s : 18 F.

Rédaction :

A. Y. ar Gow

P. M. Beauvy

TIR NEVEZ

Rener Y. PLERGER

Komanant bloaz : 12 F.

AN NERZH

Rener : RIEC

Komanant bloaz : 12 F.

Les

**CAHIERS
DE LA B. R.**

Abonnement 4 N°s : 12 F.

8 N°s : 24 F.

Les Cahiers Keltia

Abonnement 4 N°s : 12 F.

Les meilleurs auteurs

de Bretagne

*La plus dynamique, la plus féroce, la plus virulente
des TRIBUNES LIBRES*

"FORTUNA-VIRTU"
HONNEUR -- FIDELITE
N° 275bis

ETE 1969

Prix du Numéro : 5 F
Abonnés : 3 F.

" Les Cahiers de la Bretagne Réelle " présentent :

SAINT-LOUP

UN HEROS BRETON :

J E A N

BENVOAR

Extrait du livre " LES NOSTALGIQUES ", avec l'aimable
autorisation des " PRESSES DE LA CITE ", Editeur.

" LES NOSTALGIQUES " constituent le 3^e volet d'une
trilogie dont les volumes précédents, du même auteur,
s'intitulaient "LES VOLONTAIRES" et "LES HERETIQUES",
aux PRESSES DE LA CITE
PARIS

Ce texte est protégé par un copyright Presses de la
Cité, 1967.

Nous remercions particulièrement Jean BENVOAR,
l'auteur du livre : SAINT-LOUP, et les PRESSES DE LA
CITE, Editeur, de nous avoir permis cette reproduction.

" Nous ne pouvons que confirmer l'accord que vous a déjà
donné notre auteur M. Saint-Loup de reproduire le cha-
pitre tiré des nostalgiques concernant le breton Jean
Benvoar. "

(Pour "Les Presses de la Cité") : Annette de Bretagne.

« Tout ce qui ne peut être dit dans le cadre d'un groupement ou d'un autre »

ABONNEMENTS-PROVISION — ABONNEMENT D'ESSAI à 10 NUMÉROS : 10 F. — PROVISION : 15 F. pour 10 numéros — Abt. à 12 spéciaux : 20 F.
ABONNEMENT ANNUEL à 24 numéros : 35 F. — PROVISION pour 4 CAHIERS-BROCHURES : 12 F. — Keltia - Supplément bi-mensuel de Philosophie, Celtique - Abt. annuel : 18 F.
Abt. complet : 90 F. — Abt. à TIR NEVEZ suppl. de langue bretonne : 4 N°s : 12 F. AN NERZH : 4 N°s : 12 F. — Abt. de Soutien : 150 F. — "JEUNES" réduction de 50 %.
Nos abonnements s'entendent comme Provision — Au cas où des modifications de parution et de prix interviennent, les numéros sont fournis jusqu'à concurrence de la provision.
C. P. P. A. P. 28844 CHÈQUES BANCAIRES DE PRÉFÉRENCE COMPTE CHÈQUES POSTAUX 754-82 RENNES

PRESENTATION

Jean BENVOAR est un breton. Il nous intéresse à ce titre. Sans doute fit-il partie de la tant honnie L.V.F.? C'est un incident. Il ne nous intéresserait pas moins, tombé meurtri à Bit-Hakeim qu'à Djukovo. C'est que, -Hervé Le Boterf nous l'a rappelé avec son livre "La Bretagne dans la guerre" - la Bretagne est "une région qui a fourni 40% de ses effectifs à la France Libre mais également 30% de son contingent à la "Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme". Les faits sont les faits : il serait illusoire de vouloir enfermer la Bretagne dans une seule formule, qui reste bien une terre de contrastes, aux hommes s'engageant volontiers dans des options extrêmes et antagonistes. L'unité de la Bretagne est la somme de ses diversités.

Jean BENVOAR est des nôtres. Peut-être n'appartient-il pas directement à ce que l'on appelle "le Mouvement Breton"; il n'en est pas moins moralement des nôtres, à partir du moment où "la Celtie est venue le tirer par les pieds". Ces pieds qu'il ne possède plus, et qu'il a laissés devant Moscou, mais qui ne le rattachent pas moins à son sol breton natal. "J'ai été l'année dernière en Bretagne, nous écrivait-il récemment, rendre visite à mes vieux Parents. J'aurais bien aimé vous rendre visite. Malheureusement, pas de moyens de transport, dans ma poutte... seul ! Depuis 20 ans que je n'avais pas été au pays... je vous laisse deviner mon émotion. Donc mes bien chers Amis, je vous adresse mon fidèle souvenir ! et courage... et croyez bien que si j'avais eu mes jambes je serais à vos côtés." Et qui donc oserait dénier à Jean BENVOAR, malgré sa double citoyenneté française de fait, allemande d'option, qu'il n'est avant tout resté breton de coeur ?

Jean BENVOAR est un exemple. Un exemple qu'il était temps de montrer à nos jeunes. Pouvait-il plus longtemps être ignoré du Mouvement Breton, un peu trop confiné en lui-même, en son ghetto, alors qu'un hommage solennel lui était justement rendu par un auteur éclatant, tel SAINT-LOUP, dans la grande édition : PRESSES DE LA CITE. Il est juste de dire qu'auparavant, c'est un hebdomadaire français, plus breton en cela et en autres choses (qu'on se souvienne de sa défense de la mémoire de l'abbé PERROT, de GEFFROY, de Joz-Yann GOURLET) que les journaux bretons, qui le premier rendit hommage à Jean BENVOAR. Il s'agit bien entendu de "RIVAROL", hebdomadaire de l'Opposition Nationale, qui mérite tous nos remerciements et d'être apprécié pour son sens libéral de la justice.

Jean BENVOAR est un symbole. Symbole de la ténacité bretonne certainement. Symbole de la vitalité bretonne et de son pouvoir de renouveau. Comme la Bretagne, BENVOAR a connu des épreuves hors-série, et des périodes de déchéance. Comme la Bretagne, toujours il les aura surmontées. Et qu'importent les difficultés, pourvu qu'on les surmonte ! "La force d'âme", la "virtù" est d'autant plus grande que l'on a dû affronter une "fortune" contraire, pour la retourner finalement à son avantage. SAINT-LOUP, pour sa part, a bien compris l'importance du mythe BENVOAR, lorsqu'il écrit dans ses "Nostalgiques" : "Ce Gil, vois-tu, c'est avec Jean Benvoar l'homme-clef de notre après guerre... L'AME ET LE CORPS D'UNE RACE. Tous deux plus forts que la mort !"

Jean BENVOAR a connu d'autres vicissitudes. Accident de voiture. Toujours il remonte le courant. C'est l'essentiel. "J'espère, écrit-il, que nous aurons la joie de nous rencontrer l'année 1970 où j'irai passer quelques semaines en Bretagne." Nous ne pouvons qu'encourager ceux de nos amis qui désireraient prendre contact avec lui, à lui écrire, lui adresser toute documentation sur la Bretagne et le Mouvement Breton, à Jean BENVOAR, 8172 LENGGRIS, Schlegldorf 61.

B.R.

Un Cahier B.R. qu'il faut lire :

Prix : 5 F - Abonnés : 3 F.

" WAFFEN S.S. D'OCCIDENT ", par Olier MORDREL.

"A propos de deux livres de Saint-Loup" : LES VOLONTAIRES et LES NOSTALGIQUES.

"A propos de deux livres de Saint-Loup" : LES VOLONTAIRES et LES NOSTALGIQUES.

Un Héros breton authentique :

Jean B E N V O A R

par SAINT-LOUP.

Sous le Pont-Neuf, la nuit paraît plus dense que sur la colline de Montmartre. Ici elle se charge d'humidité gluante. Les remous du fleuve viennent lécher les quais, laissant sur la pierre grise les langues de feu qui résument les lumières de la ville. Un brouillard noir rampe au pied des parapets. Rien sur le fleuve. Masses informes sur les berges. En les approchant on identifierait des cageots de légumes vides. Des planches. Des sacs de jute transpirant l'humidité. Parmi ces formes statiques une masse sombre se déplaçant par petites secousses, au ras du sol. Impossible de distinguer les traits de l'homme. Mais il est facile de comprendre qu'il fut très grand au cours d'époques antérieures. Actuellement, ce buste athlétique, bâti sous de larges épaules, émerge directement du pavé. La partie droite possède une rigidité de statue. Le bras replié sur la poitrine ne donne plus signe de vie. Le bras gauche, anormalement développé par un usage intense, sert d'organe de propulsion... La main s'appuie sur le pavé, soulève le tronc et le projette en avant mais de biais. Ces bonds successifs s'apparentent à la démarche du crapaud et du crabe. Un examen attentif montre que la vitesse avec laquelle se déplace l'homme-tronc dépasse ce qu'on en pourrait attendre. Les voyeurs qui, du haut des parapets, cherchent à surprendre les amoureux, distinguent mal cette portion de clochard qui se meut à leurs pieds. C'est peut-être une bête ? Un humanoïde qui n'a pas encore découvert la station verticale et que cinquante millions d'années séparent d'eux...

L'homme s'appelle Jean Benvoar. Il est né d'un facteur rural et d'une paysanne, le 15 mai 1920, en Bretagne, à Tonquédec. A l'aube du 1er décembre 1941, il se trouvait à l'orée de la lande Grosvater, près de Djukovo, à 60 km de Moscou, tireur à la mitrailleuse, avec l'Algérien Tahire, Frangère et de Lara. A la pointe de l'aube le thermomètre est descendu à 51° au-dessous du point de glace. Le lieutenant Genest, du 1er bataillon, a crié :

- En avant la L.V.F. !!!

Benvoar se porte en avant sous une tempête d'obus. L'adjudant Charlot tombe. Frangère tombe. Une torpille arrachée la jambe gauche de l'Algérien Tahire. Benvoar voit disparaître avec étonnement un doigt de son gant main gauche, avec le pouce qu'il contient. Il avance toujours en tirant quelques rafales. Puis une balle lui pénètre l'aine. Ressortant par les reins elle ne l'empêche pas de marcher. La sensation de brûlure du début, seule, persiste et produit un contraste presque agréable avec ce froid noir qui mord les extrémités. Benvoar a déjà parcouru plus de trois cents mètres en direction de Djukovo. Les torpilles pleuvent toujours, soulevant tumultueusement de hautes colonnes de neige grise. Personne autour de lui. La frange avancée lancée par la 4^e compagnie s'est figée loin derrière lui. Benvoar ne réfléchit pas. Il avance comme ses ancêtres les "mobiles" de 1871, les fusiliers bretons de 1914. Il a reçu l'ordre de prendre Djukovo... Soudain : coup de massue sur le crâne ! Il ne souffre pas autant qu'il s'y attendait, poursuit pendant quelques mètres, retire son casque. Dans la voûte d'acier un trou large comme le poing a laissé passer les onze éclats qui sont maintenant logés dans son cerveau. Il pose le trépied de la mitrailleuse lourde au pied d'un arbre et s'abat tout d'une pièce, le nez en avant, terrassé par l'hémiplégie traumatique.

Le thermomètre est descendu à 54° au-dessous de zéro. L'homme va rester pendant quarante heures à demi enfoui sous la neige de la lande Grosvater, jusqu'à ce qu'une patrouille allemande, apercevant le trépied de mitrailleuse abandonné, découvre son corps et le remette aux infirmiers. Un poignard glissé en-

tré les dents. Un verre de Schnaps dans le gosier. Benvoar se réveille et repère connaissance aussitôt. Il en sera ainsi dix fois par jour et pendant des jours et des jours. Quand les infirmiers le déchaussent, la chair de ses pieds noirs s'arrache en même temps que les chaussettes. On l'évacue par autochenille. Les chaos le jettent sur Frangères qui, avec ses deux balles dans le ventre, gémit et réclame à boire. On les dépose dans une église orthodoxe. Frangère boit tout le contenu d'un crachoir qui se trouve à sa portée et meurt.

Un train non chauffé emporte Benvoar jusqu'à Brest-Litovsk. L'hôpital n'est qu'un charnier avec les centaines de membres amputés amoncelés dans les couloirs. Les chirurgiens se disputent le matériel pour scier, tronçonner, désosser, scalper. Sur la table d'opération ils amputent Benvoar des deux jambes et des quatre doigts de la main gauche. Les éclats d'obus dans le crâne ? Impossible ! On verra plus tard...

Les Allemands l'embarquent dans un Junkers 52 avec une infirmière qui l'alimente à la sonde car la moitié droite du corps paralysée par l'hémiplégie maintient les mâchoires bloquées.

Paris. L'hôpital Foch. Draps blancs. Salles claires et chaudes. Les grandes dames de la "collaboration", Tante Annie, femme d'un riche industriel de l'est; Princesse Galitzine, Madame B., se penchent sur le premier grand mutilé de la L.V.F. ... Gerbes de fleurs bleues, blanches et rouges... Nos blessés!... Nos héros!... Allons enfants de la Patrie!... Garde à vous!... Voici François de Brinon, ambassadeur de France pour les territoires occupés, avec Lièvre son chef de cabinet. Voici l'affreux Westrick de l'ambassade d'Allemagne... "A Benvoar, le Grand Reich millénaire reconnaissant!!!" ... Voici les "Jeunes de l'Europe nouvelle" apportant la grâce souriante de leurs fort jolies filles. Les jeunes doriotistes. Les Franc-gardes de Bucard. Les journalistes. Paris-Soir. Le Matin. Le Petit Parisien. Signal. Les actualités. Les micros.

- Monsieur Benvoar, quelques mots pour la Continental-Films...

Voitures officielles. Haie d'honneur. Le ministre Benoist-Méchin salue le premier Français qui, de son sang, vient de rédiger une nouvelle page de son Histoire de l'armée allemande. Il lui remet la médaille militaire: ... "Légionnaire animé d'un ardent sentiment du devoir, engagé dans la Légion tricolore à 18 ans (1) s'est, dès le début, fait remarquer par son courage au feu. Le 1er décembre 1941, au cours d'un violent combat... Signé : Général Galy..." Fermez le ban ! Benvoar est proposé pour la Légion d'honneur à titre militaire...

Pénétrant dans l'hôpital par la petite porte, sa mère, paysanne craintive et sage, se demande ce qu'il faut penser de toute cette gloire et de quoi seront faits les lendemains ! Le médecin-chef lui dit :

- Si je retire les éclats de la boîte crânienne c'est, avec certitude, la cécité ou la mort. Que décidez-vous ?

- Laissez-le comme ça, murmure la mère. Avec le temps il s'en tirera bien tout seul. Jean est un gas solide.

Jean repose sur son lit, martyrisé par d'effroyables maux de tête, mais la poitrine constellée de décorations : la médaille des blessés en or, la Médaille de l'Est, la croix de fer de deuxième classe, la croix de guerre légionnaire avec palmes, la médaille militaire française; bientôt la Légion d'honneur.

- Un colis du Führer ! crie Benvoar de sa voix autoritaire.

Il a touché le premier colis du Führer le jour de Noël 1941, à Brest-Litovsk. Pendant qu'on l'amputait sans anesthésie il a vidé d'un trait la

(1) Erreur de citation. Benvoar, né en 1920, ne pouvait avoir 18 ans lorsqu'il s'engagea en août 1941.

bouteille de champagne qu'il contenait. Depuis, les "colis du Führer" se multiplient d'une manière surprenante. Seule une bouteille de champagne peut, quotidiennement, le distraire de ses souffrances !

Août 1942. Il se lève enfin, porté dans les bras des infirmiers, comme un enfant. Ils le déposent dans une automobile officielle. Une voiture de mutilé l'attend au débouché de l'avenue de Wagram. On le pousse vers l'Arc de Triomphe. Voici Jean Benvoar, fils d'un facteur rural et d'une paysanne, installé sous la voûte historique, face au Soldat inconnu. Une musique militaire allemande joue la "Marche de Badonviller". Une section lui présente les armes. Une partie des Parisiens lui tourne le dos, mais l'autre l'applaudit.

Puis la L.V.F. descend les Champs-Élysées, poussant devant elle Jean Benvoar dans sa petite voiture. Mais avant d'arriver aux Invalides où la cérémonie va s'achever dans la cour d'honneur, avec les ministres, les généraux, les ambassadeurs et la Garde républicaine en grande tenue présentant les armes, le mutilé s'abat en avant, terrassé comme chaque jour, pour plusieurs heures, par l'épilepsie traumatique. On l'évacue. Cependant, pour Jean Benvoar, c'est le 27 août 1942 que le "jour de gloire est arrivé".

+

La crise d'épilepsie traumatique ne le surprend jamais à l'improviste. Elle monte lentement et se manifeste dans la partie gauche de son corps, la seule douée de sensibilité, par un mouvement plus accentué de la circulation. Une angoisse folle le prend alors à la gorge et lui laisse le temps d'appeler à l'aide.

- Au secours ! crie Jean Benvoar.

Mais le cri, cependant puissant, tombe à plat le long du quai, écrasé par la rumeur des halles en pleine activité à cette heure avancée de la nuit. Si quelque voyeur l'entendait, d'ailleurs, il hausserait les épaules et dirait : "Tiens encore un clochard qui s'est saoulé la gueule"...

Benvoar se trouve seul sous le Pont-Neuf. Il y réside depuis six mois, assisté par deux autres clochards dans lesquels cette moitié de tronc qui représente un homme vivant reposerait dans la fosse commune... "Peau de bique" mesure un mètre quatre-vingts, comme lui autrefois et, doté d'un membre viril peu commun, honore ces dames de la Halle, la nuit, dans la cour des maisons endormies ou les caves à fruits. L'effroyable odeur qu'il dégage dans un rayon de quinze mètres ne gêne pas celles qui bénéficient de ses faveurs, car elle se fond dans l'ambiance agressive des tonnes de bananes mûrissant à la limite de la fermentation. C'est d'un bon rapport. "Peau de bique" ravitaille ainsi Benvoar en oranges avariées, bananes pourries et, surtout, vin loyal. C'est un connaisseur. Benvoar aussi. Le "Père Albert", plus modeste, fait les poubelles. C'est un ancien professeur de collège qui a choisi la liberté. Il porte toujours deux cannes, dont une canne-épée. Un trio de clochards doit se défendre car leurs biens sont menacés chaque nuit. Benvoar, lui, ne possède qu'un tas de vieux journaux dont il matelasse les deux pantalons, portés l'un sur l'autre et qui remplacent des semelles de soulier. Malgré cette protection, ses fesses saignent dès qu'il avance en se traînant sur le pavé. Sa technique de marche crapaud-crabe est bien au point, mais il manque d'entraînement, son rayon d'action reste trop limité pour aller aux poubelles comme le père Albert. Pour ne pas se trouver totalement à la charge de ses compagnons il veille sur leur modeste bagage, sauf quand la crise d'épilepsie traumatique le terrasse.

Jean Benvoar a lancé un dernier appel et s'est abattu, foudroyé par le mal au bord du quai. Sa tête pend au-dessus de l'eau. S'il s'agitait il glisserait dans la Seine. Mais le risque en est nul. Ses crises le paralysent totalement et il ne bouge pas plus qu'une pierre tandis que son cerveau, incapable

de transmettre un quelconque signal moteur, veille pour son compte, forge d'effrayants cauchemars ou se penche sur son passé...

..+

En 1943, il vivait à Rennes, comme un prince, dans un hôtel réquisitionné par les Allemands, avec un infirmier attaché jour et nuit à sa personne. Ses malheurs commencèrent lorsque les Américains investirent Saint-Malo. Il lui fallut déguerpir dans sa petite voiture, tantôt poussé par quelque gamine des J. N.E., un soldat allemand en retraite, voire un jeune maquisard, tantôt tiré par un fiacre, un cycliste, un chien. Il parcourut neuf cents kilomètres de Rennes à Uzès, via Paris et perdit en même temps ses deux pistolets 7,65 et sa voiture de mutilé, les pistolets en tirant sur l'avion qui l'attaquait, la voiture par impact de balles dans les roues. Il ne pouvait plus réaliser son rêve : mourir mais en tuant tous ceux qui lui ouvraient la route du cimetière !

Il changea de tactique, se fit passer pour un grand mutilé de la "drôle de guerre". Sa veste L.V.F. privée de l'aigle et des écussons pouvait donner le change dans la confusion générale... Un vieux numéro de Paris-Soir, qui présentait son portrait en première page et sur quatre colonnes, le dénonça. Des gendarmes débonnaires le placèrent dans un asile de vieillards où six F.T.P. vinrent le capturer quelques jours plus tard. Un bonhomme ventru qui portait des galons d'adjudant sur sa veste de chasse lui dit :

- T'as de la chance d'être dans cet état, salope, sinon...

Benvoar lui arracha son étui à revolver, le lui jeta à la tête en criant :

- Fous le camp sur le front, lâche !

On battit copieusement l'homme-tronc avant de le remettre aux gendarmes une fois de plus. Direction Nîmes. A l'hôpital, gardé par trois G.M.R. qui, bientôt le conduisirent en prison. Infirmerie. Autour du lit les trois G.M.R. s'esbaudirent :

- Tu fais plus ton malin, fumier ...

Benvoar saisit les parties sexuelles du brigadier et les tord jusqu'à le faire hurler à la mort. Les deux autres le jettent à bas du lit, le frappent à coups de poing et de pied.

Le lendemain, c'est un infirmier qui vient lui cracher au visage. Benvoar arrache la barre de cuivre du lit et assomme l'insulteur... 90 jours de cellule. Quatre murs humides. Un réflêt d'aube naissante. Les rats remontent des égouts par le trou des ordures. Pendant un mois, une énorme bête de plus de quarante centimètres de longueur lui tiendra compagnie, accroupie au bord du trou, attendant, pour se nourrir, l'heure de la défécation quotidienne ou la mort de l'homme. Toujours accroupi sur ses moignons de jambes, Benvoar sent que la dernière possibilité de porter un jour des prothèses lui échappe. Elles se recroquevillent en effet, de plus en plus, sous le poids du corps jusqu'à prendre la forme de deux virgules. De son crâne, par la plaie non refermée, s'échappe chaque jour un gros baillot de matière putride qu'il doit râcler avec ses doigts sales et rejeter dans le trou aux rats...

Il passa devant la cour de justice de Nîmes. L'avocat général le désigna du doigt aux jurés en s'écriant :

- Le déchet humain que vous avez devant vous, Messieurs, représente la quintessence de la trahison, et c'est vous qui trahiriez la cause sacrée de la Patrie offensée si, en le jugeant, vous vous laissiez aller jusqu'au plus léger mouvement de pitié ...

Résultat de ce mouvement d'éloquence : travaux forcés à perpétuité ! Un petit Waffen SS qui passait après lui fut tout heureux de s'en tirer avec vingt ans !

On le transféra au camp de Mauzac... Apocalypse concentrationnaire. Les tuberculeux crachent leurs poumons. Les fous se prennent pour Hitler. Les syphilitiques exhibent leurs plaies non soignées. Un lépreux, ancien gouverneur des Colonies françaises, perd ses dernières phalanges en saisissant sa gamelle. Peu de choses dans les gamelles. Pâté de tripes non vidées. Pas de pain durant des mois. Eau contaminée par les animaux crevés et jetés sciemment dans les citernes par certains gardiens. C'est l'horreur, la famine, la maladie et la mort...

A la centrale d'Eysse il connaît un régime plus doux. On le laisse libre de se traîner sur son derrière, de ça delà, à la recherche des mégots, et ses moignons se contractent de plus en plus. Les gardiens disent : "De toute manière il ne fouta pas le camp bien loin !"

Les médecins consentent enfin à s'occuper de lui et tentent de redresser les moignons maintenant complètement effacés sous le tronc. On l'opère sept fois... Couper partiellement les tendons. Attacher un poids au moignon en extension. D'abord cinq kilos et finalement vingt. Plâtrer. Une semaine plus tard on brise le plâtre, on coupe, on replâtre. Pas d'anesthésie possible. Benvoar n'a pas de religion mais se demande parfois si les martyrs ont connu des épreuves comparables à celles qu'il subit depuis six ans déjà.

Puis l'extrémité de ses moignons commence à pourrir. Dans la chambre qu'il partage avec deux assassins authentiques règne une odeur effroyable. La soeur de charité qui s'occupe d'eux se répand en reproches :

- Vous ne vous lavez jamais, Benvoar, comment peut-on être aussi sale !

Et elle ouvre la fenêtre !

En 1946, Benvoar apprend que sa peine est ramenée à dix ans de réclusion. On le libère d'Eysse le 13 juillet 1947. Il possède alors pour toute fortune : deux pantalons portés l'un sur l'autre et blindés par de vieux journaux, un veston et une chemisette offerts par ses camarades, un pécule de mille francs, un solide capital en mégots. L'administration n'a pu ou voulu lui faire fabriquer des prothèses, quant à la voiture pour infirme... autant rêver d'une Rolls Royce !

Mais l'heure de la liberté a sonné. Deux gardiens saisissent Jean Benvoar dans leurs bras, le déposent sur le seuil de la porte de la prison et lui disent :

- Allez-vous-en !

- Comment voulez-vous que je m'en aille, et où voulez-vous que j'aille ?

Ils le ramènent à l'intérieur de la détention et les démarches administratives commencent... La préfecture de l'Ille-et-Vilaine dont dépend le dernier domicile connu refuse tout crédit pour le voyage. Paris ne connaît pas Jean Benvoar. La Croix-Rouge se refuse... Enfin, deux femmes charitables de cette organisation, agissant pour leur compte propre, viennent à la prison, prennent livraison de l'homme-tronc, colis vivant qu'elles déposent en gare d'Agen, dans le premier train en partance pour la capitale.

Benvoar se retrouve dans la salle d'attente d'une gare parisienne, guignant les fauteuils que, dès six heures de l'après-midi, occupent les habitués de la cloche. Mais il prétend voir du pays et demande au ramasseur de vieux papiers qui possède un landau :

- Tu peux pas me transporter jusqu'à la gare de l'Est ?

Le clochard soupèse l'infirmes d'un regard exercé et annonce le tarif :

- Ce sera un sac de mégots.

Marché conclu. Benvoar entame son capital. Installé dans le landau anglais qui garde encore quelque noblesse pour avoir transporté des enfants riches, il fait son entrée en gare de l'Est. Il y reste deux jours, crevant de faim, malgré le sandwich dont une petite marchande ambulante de bonbons lui a fait cadeau. Mais les gares ne mènent nulle part dans Paris pour un infirmes qui tente fortune...

Et c'est ainsi qu'un matin Jean Benvoar se mit en route en direction de la Seine en empruntant le boulevard de Strasbourg. Il se traînait sur les fesses, progressant grâce à une puissante détente du bras gauche, seul membre disponible puisque toute la partie droite du corps restait paralysée. Il avançait le plus possible par bonds successifs, empruntant au crapaud sa dynamique et au crabe sa progression oblique. La bave qui traduisait son effort coulait sur le menton. Il allait, hirsute, sale, les fesses ensanglantées, farouche et révolté, ne tendant jamais la main au nom d'une charité à laquelle il ne croyait plus. Et, après une longue journée de voyage, il atteignit enfin le Pont-Neuf, patrie des hommes libres ...

L'aube pointe sous le Pont-Neuf. Les premiers clochards, ceux qui n'ont pas de métier défini, comme les ramasseurs de vieux papiers chiffons, par exemple, regagnent leur couche de sacs posés sur des couvercles de caisses. Jean Benvoar sort de son coma familial. Il aperçoit l'eau clapotant sous ses yeux. Il pense : "Un jour ou l'autre je me foutrai bien dans la flotte." Trois bonds de crapaud et le voici hors d'atteinte de la mort, une fois de plus. Il traverse le quai en diagonale, rentre sous l'abri du pont, cherchant des yeux Peau de bique et le Père Albert. Ses deux amis ne sont pas encore revenus... Il frissonne. Le petit jour gris affûte ses pointes de glace. Benvoar enveloppe sa poitrine puissante dans un journal. Pendant longtemps il fouille dans les vieilles caisses qui dissimulent le bien de la communauté. Il y trouve les réserves de mégots dont il assure le ramassage mais pas la plus petite banane pourrie, le moindre morceau de saucisson avarié. L'estomac de l'homme crie famine. Il attend avec impatience Peau de bique qui tarde à quitter les Halles. Alors il ferme les yeux. Qui dort dîne !...

Au bout d'un temps inappréciable une voix inconnue le réveille. Il sursaute en ouvrant les yeux. Une silhouette noire se dessine, penchée sur lui à travers la brume qui, déjà, efface la perspective des autres ponts de Paris. Le curé d'Action catholique en train de faire sa tournée des clochards lui demande d'une voix douce :

- As-tu besoin de quelque chose, mon gars ?

- J'ai faim, gronde Benvoar de sa voix menaçante et profonde. Je mangerais bien une pomme, un sandwich, n'importe quoi !

Le prêtre considère avec une surprise un peu horrifiée cet homme-tronc, à la fois si puissant et si faible. Il entrouvre le sac à provisions qu'il porte en sautoir et demande :

- Qu'est-ce qu'il t'est donc arrivé, mon pauvre vieux ?

Benvoar le regarde droit dans les yeux et répond sur un ton féroce :

- J'étais en Russie. Avec les Boches !

Le curé referme alors son sac à provisions, se redresse, fait demi-tour et s'en va en disant d'une voix forte :

- Dieu l'a voulu, mon enfant !

+ + +

La police passe d'ordinaire sous le Pont-Neuf entre six et sept heures du matin. Jean Benvoar ne possède aucun papier d'identité. Rien que son bulletin de sortie de prison.

- On l'embarque ? demande le plus jeune des agents.
- Comment ? objecte son camarade.
- Faut la prendre dans nos bras....

L'autre ne répond rien, soupesant, de l'oeil, l'homme-tronc. Il hoche la tête. Même privé de jambes Benvoar doit bien peser dans les soixante-dix kilos avec son buste de gladiateur... Trop lourd... Trop sale...

- Pourquoi tu vas pas à l'Armée du Salut ? Ils ont la péniche pour des types comme toi ! suggère l'agent qui ne tient pas à se fatiguer et gâcher sa tunique d'uniforme.

- A la nage ? gronde Benvoar.

- T'as l'asile des vieillards...

- J'suis pas un vieillard !

- T'as la soupe populaire de l'arrondissement...

- J'suis pas un mendiant. J'veux rien que mes droits d'ancien combattant... Demande pas la charité !

Les agents s'éloignent. Benvoar crache sur leurs talons. Il attend l'heure du travail. Le "Père Albert" a découvert une remorque de cyclo-taxi qui a survécu à la guerre. Vers dix heures du soir il y installe Benvoar, lui confie sa canne-épée et le traîne dans sa tournée de ramassage vieux papiers-chiffons-métaux... Place du Châtelet. République. Bastille. Père-Lachaise. Mairie du XX^e arrondissement... Ils reviennent par le boulevard de La Chapelle et la rue Saint-Martin. Pendant que "Père Albert" crochète ou tire la voiture, Benvoar trie papiers et chiffons. Tout se vend en ces lendemains de guerre. Parfois il découvre une miche de pain, un poulet dont on n'a retiré que les blancs ! Il dévore alors avec la voracité d'une bête, puis vomit ce qu'il vient d'avaler...

La nuit. Les lumières de la ville. Les flics. Les nouveaux messieurs de la "résistance" qui passent, serrés contre des putains de luxe dans des voitures neuves... La cloche. Une cloche devenue inquiétante et brutale avec ces déserteurs nègres américains qui dissimulent d'énormes Colt. Benvoar serre fortement la poignée de la canne-épée.

Les filles de la rue Saint-Denis le recherchent de plus en plus. Quand "Père Albert" prend son jour de repos Benvoar protège quelque fille, à sa manière et dans le cadre de ses possibilités. Installé à l'angle des rues Saint-Denis-Quincampoix comme un crapaud, sous la protection d'une zone d'ombre, il guette les flics de la "Mondaine" et alerte les travailleuses. Quand Germaine est saoule elle le fait monter dans sa chambre. Il reçoit en nature le prix de ses services et, surtout, peut se laver enfin autrement que dans l'eau de la Seine. Mais il lui faut déguerpir avant six heures du matin...

- Tu comprends, explique Germaine, si on te trouvait là j'perdrais ma réputation.

Si elle a dominé son ivresse elle l'aide à descendre les escaliers en le prenant dans ses bras, comme la mère dont elle a gardé l'instinct animal.

Benvoar n'a pas la vie facile, mais il vit, mange et fait l'amour. Le samedi soir toute l'équipe part en "weekende", rue de Lappe, chez une concierge que Peau de Bique honore de ses faveurs. Quand le trio se présente elle ferme sa loge, remet deux mille francs au "Père Albert" pour acheter pain, saucisson,

sardines, bouteilles de beaujolais. Ils mangent, boivent, parlent peu, puis la dame écarte le rideau rouge qui clôt l'alcôve, relève ses jupes tandis que Peau de bique détache la ficelle qui retient son pantalon. Ils font l'amour paisiblement devant Jean Benvoar qui, rouge de confusion, détourne la tête.

Jean Benvoar manifeste une ambition bien autrement fabuleuse : il voudrait travailler et faire valoir ses droits d'ancien combattant !!! Il a retrouvé deux anciens de la L.V.F. qui traînent comme lui sur le pavé de Paris.

- Moi je fais les clochettes, lui dit Haulmot avec son terrible accent corse.

Haulmot mendie avec l'aide d'une fausse carte de déporté. Benvoar ne veut rien devoir à personne. Gaspert, amputé d'une jambe, vend des cravates à la sauvette dans un parapluie ouvert, et refermé dès que pointe la silhouette d'un agent de police. Il fait aussi l'article de Paris, le muguet, le feuillage qu'on lui apporte depuis la forêt de Rambouillet. Mais Benvoar n'est pas assez ingambe pour s'adonner aux petits métiers de la cloche...

- Ca devient dur, les petits métiers ! constate Peau de bique ... C'est plus la "libération" ! Ah c'est que j'en ai vendu des crânes de "collabos" !!!

En 1944, Peau de bique couchait dans le cimetière du Père-Lachaise. Chaque jour, il ramassait un plein sac de vieux crânes dans les charniers et partait les vendre comme "crâne de collaborateur fusillé". Il tirait les meilleurs profits dans les "beaux quartiers", ceux, précisément, qui avaient le mieux vécu de ... la "collaboration" !

Que faire pour ne pas rester à la charge de Peau de bique et du "Père Albert" et, surtout, ne plus coucher sous les ponts, se demande Jean Benvoar. Fruits avariés, femmes de petite vertu et autres ne manquent jamais ; malheureusement Paris refuse un gîte décent aux vaincus de la vie et de la "libération".

- Fais-toi embarquer dans un hosto ! conseille Haulmot.

Benvoar tente sa chance. Quelques minutes avant l'heure de la fermeture il s'affale sur un banc du square de la tour Saint-Jacques et joue l'homme évanoui. Le gardien le découvre et appelle "Police-Secours". Benvoar exhibe toujours au revers de sa veste le ruban rouge de la médaille de l'Est attribuée à tous les soldats qui subirent comme lui le terrifiant hiver russe de 1941-1942. Les agents pensent que ce mutilé porte sa Légion d'honneur et le transportent... aux Invalides. On l'accepte comme grand mutilé... de la Première armée française !

Le voici couché dans un lit aux montants ripolinés. Des hommes fraternels le déposent dans un réfectoire où il ne mange plus avec ses doigts. Sur les pelouses bien rasées, entre les longs bâtiments gris coiffés d'ardoise, il prend des bains de soleil. Ah comme il fait bon vivre en glorieux mutilé de la Première armée française ! Il joue son personnage sans complexe. Les soldats de De Lattre ne sont-ils pas des guerriers comme lui ? Les obus qui ont emporté leurs jambes ou leurs bras ne faisaient pas de discrimination politique ! Sur les pelouses de la Fondation, l'aveugle et le paralytique fraternisent.

Un mois plus tard l'aveugle l'insulte :

- Fous le camp sale Boche !!!

L'enquête administrative a terminé sa carrière, reconnu que Jean Benvoar, martyr de la L.V.F. n'a pas reçu la bonne blessure des "ayants droit". On l'expulse donc sans ménagement. Les infirmiers le déposent sur le trottoir du boulevard des Invalides comme les gardiens d'Eyssé sur le seuil de la prison. Les unijambistes qui l'ont accompagné le couvrent d'injures. L'un d'eux

lève sa canne. Benvoar saisit le bocal du distributeur automatique de cacahuètes qui se trouve près de l'entrée et le lance sur le guerrier fraternel qu'on évacue sur l'infirmerie. L'administration téléphone à "Police-Secours". Conduit devant le commissaire de police, Benvoar s'entend réclamer trois mille francs pour remplacement du distributeur. Passage de Kafka. L'homme-tronc rit dans les jambes du fonctionnaire :

- J'ai pas un rond ! Mettez-moi en tôle. J'aurai chaud c't hiver. Ou flinguez-moi, qu'on en finisse !

La police parisienne ne fusille pas les mutilés. Benvoar se retrouve donc sous le Pont-Neuf. Mais il a gagné un mois et progressé dans le voyage au bout de la nuit.

Quelques jours plus tard, il renouvelle l'expérience de l'homme évanoui, mais dans un autre arrondissement. Cette fois il échoue à l'hôpital de La Pitié. Ici la souffrance humaine n'a pas de couleur politique. Biologiquement l'ancien L.V.F. intéresse l'administration. Le professeur Clovis Vincent le place dans son service. Un docteur allemand, encore prisonnier de guerre, va tenter ce que n'osait le général-Médélin de la Wehrmacht venu spécialement de Berlin en avion à l'hôpital Foch en 1942 : extraire les éclats que, depuis dix ans, l'homme-tronc porte dans son crâne. Tête rasée. Pas d'anesthésie générale. Quelques piqûres autour de la plaie qui suppure toujours. Benvoar doit parler pendant l'opération pour des raisons techniques... Djukovo... 50° au-dessous de 0 ... On m'a dit : en avant !... torpilles russes... reçu deux balles... un coup sur la tête... la neige... 48 heures sous la neige... patrouille allemande m'a sauvé....

L'opération dure six heures. A l'aide d'un électro-aimant le chirurgien germanique retire onze éclats du crâne. Grattage le lendemain. Danse devant la douleur. Puis une plaque d'argent referme la dure caboche du Breton.

Benvoar qui ne peut entrer dans un hôpital au titre d'une invalidité non reconnue par l'administration se fait admettre trois mois plus tard à La Salpêtrière grâce à "Police-Secours" une fois de plus ! Les docteurs tentent de redresser ses moignons comme leur confrère d'Eysse en 1947. Le temps du martyr reparait... Sectionner à moitié les tendons dans le sens de la longueur. Plâtres. Déplâtrer. Recouper. Replâtrer...

A chaque opération les tendons s'allongent d'un centimètre. Trois mois de torture pour sept opérations successives. Quand les infirmiers viennent le chercher pour le conduire en salle de chirurgie, Benvoar pleure de douleur anticipée. Mais, cette fois, on ne l'a pas supplicié pour rien. Il quitte La Salpêtrière avec un mouvement des rotules totalement libéré et des moignons redressés capables de recevoir des prothèses... A Pâques ou à la Trinité car cet hôpital n'appareille pas les mutilés.

C'est la sergente Coste, de l'Armée du Salut, qui vient le chercher en taxi et le conduit place du Châtelet. Pour la première fois le représentant d'une organisation charitable se penche sur sa misère. L'Armée du Salut s'offre à lui avec générosité, comme les Quakers aux "collabos" dont la sortie de prison vient de commencer.

- J'veux rien ! répond Benvoar à la sergente Coste. J'veux seulement qu'on reconnaisse mes droits d'ancien combattant mutilé... et aussi que vous payiez le taxi !

Elle attendait que Benvoar ouvrit son portefeuille, ne sachant pas qu'un ancien L.V.F. pouvait ne pas avoir un sou en poche depuis sept ans. Elle comprend, sourit et paye de bonne grâce. Benvoar se réfugie de nouveau sous le Pont-Neuf.

Jean Benvoar, martyr de la L.V.F. vit toujours sous les ponts de Paris. Malgré la rectification de ses moignons, privé de béquille et prothèses, il se déplace toujours obliquement à la manière des crabes, par bonds successifs, tels les crapauds. Il va plus vite. Son rayon d'action augmente. Il connaît bien son domaine Châtelet-Les Halles. Mais ces conquêtes ne lui permettent toujours pas de vivre sans assistance. Chaque jour la crise d'épilepsie traumatique le terrasse, comme avant l'opération. La partie droite du corps reste pour toujours paralysée. Installé dans le surhumain biologique, ce sont les derniers jours de son aventure hitlérienne que Benvoar vit dans l'attitude stoïcienne qu'elle postulait !

Mais on ne peut indéfiniment survivre. Il s'agit de vivre. Après l'avoir longtemps repoussé le destin travaille maintenant en sa faveur mais l'homme n'en sait rien. Pour échapper à la bise glacée qui souffle sous les ponts, en hiver, il ne connaît que deux moyens : coucher chez les prostituées de la rue Saint-Denis ou trouver une porte d'immeuble entrouverte. Dans la seconde éventualité il dort sur un paillason ou le plancher d'un couloir. Les concierges le découvrent vers six heures du matin et le jettent à la rue en même temps que les poubelles.

Une nuit il s'introduit dans un couloir à la suite d'un couple qui a négligé de fermer la porte. Premier travail : explorer les poubelles avant qu'elles ne tombent dans le domaine public de la cloche. Il y découvre un harmonica et le fourre dans sa besace avant de s'endormir. Le lendemain il le nettoie et se met à jouer Petite Monica. C'est l'air de ses débuts de musicien lorsqu'il montait vers Moscou.

En entendant cette ritournelle allemande des passants sursautent, ralentissent le pas ou s'arrêtent devant l'infirme. Loin de l'injurier comme il s'y attendait ils lui témoignent plutôt un certain intérêt. C'est la première fois que quelqu'un joue Petite Monica dans les rues de Paris, depuis la fin de la guerre. Ainsi s'achève le temps du mépris.

Benvoar comprend brusquement le parti qu'il peut tirer de ce sentiment populaire. Jouer de l'harmonica au coin des rues n'est pas mendier. C'est offrir un travail à des inconnus en n'en fixant point le prix, laissant à chacun le soin de rémunérer son talent de musicien. En vérité Benvoar n'en possède guère. Mais l'Allemagne et ses chants en ont pour deux !

L'homme-tronc se traîne jusqu'au premier bureau de tabac du boulevard de Sébastopol et réclame une boîte de cigares vide. Ils s'installe rue de Rivoli, devant le magasin Esders. Huit heures du matin. Le peuple de Paris empoigne ses outils, ouvre ses comptoirs. Pour les midinettes et leurs amants, Jean Benvoar joue Petite Monica. Puis il attaque Rose-Marie. Il joue mal. L'harmonica a perdu quelques notes entre son départ de la Forêt-Noire et son abandon dans la poubelle. Mais il restitue plus ou moins bien Ce n'est qu'un Edelweiss. Les pièces de monnaie tombent dans la boîte à cigares. Le soir Benvoar constate qu'il vient de gagner trois mille francs. Divine surprise !

La rue Tiquetonne. Le "Boeuf gros sel". Accroupi au pied du comptoir Benvoar dévore deux gros sandwiches, boit un litre de vin presque d'un trait, au goulot de la bouteille. Il n'avait rien mangé depuis deux jours et vomit aussitôt. Crise. Il se retrouve sur un trottoir entre deux piles de cageots de fruits. Peu importe. Il allume la première gauloise achetée de ses deniers depuis son arrivée à Paris et la fume, béat. Il se sent sauvé. La puissante Allemagne vient de le reprendre en charge avec ses chants. Il gronde :

- Les Boches me doivent bien ça !

Puis il se traîne vers le "Tout va bien", boit jusqu'au lever du jour, roule de nouveau sur le trottoir, abominablement ivre cette fois.

Jean Benvoar ne dessaoule plus depuis qu'il gagne sa vie. Il prend son poste à huit heures du matin, joue pendant l'entrée ou la sortie des employés de magasin, boit durant les pauses. Jouer du "lime-pote" l'altère. L'ivresse calme les migraines qui lui tenaillent le crâne depuis bientôt dix ans. Le vin rouge c'est la morphine du pauvre. Benvoar quitte le surhumain et tombe dans le piège du bonheur. Il reste au coin Rivoli-Sébastopol, la boîte à cigares posée sur ses moignons, l'oeil fixé à six pas, comme s'il montait encore la garde devant une isba, sur la route de Moscou. Il "cuve" son vin. A travers cette brume il aperçoit une femme âgée... Une certaine élégance de petite bourgeoise faisant face à une existence difficile... Une voix douce...

- Oh mon pauvre monsieur... dans quel état... Où avez-vous perdu vos jambes ?

Benvoar émerge du rêve et répond d'une voix rude :

- En Russie, avec les Boches !!!

- Et on vous laisse comme ça ? Vous n'avez pas de voiture ? Pas même de béquille ?

- Les Boches sont vaincus et fauchés, Madame !!!

Les mains de l'inconnue, jointes comme pour souligner une prière, se décroisent, fouillent dans le sac, donnent ...

- Ce n'est pas avec ça que vous pourrez acheter une voiture. Mais il me vient une idée. Mon mari aussi avait perdu ses jambes en 14. Il est mort depuis deux ans et sa voiture ne sert à personne. Un vieux modèle bien sûr. Je vous l'apporte demain si vous êtes encore là ?

Benvoar n'a pas la moindre envie de changer de poste !

Le lendemain la femme inconnue le hisse dans une voiture de mutilé encore très présentable, malgré ses bandages pleins et sa colonne de direction-propulsion à volant. Benvoar attaque aussitôt la rue de Rivoli. L'altitude à laquelle il se meut, maintenant, bouleverse l'ordre de sa vie. Mutation brusquée. C'est l'instant où s'achève en disparaissant dans un abîme de souffrance l'aventure hitlérienne. Le voici lancé avec l'Europe dans l'aventure industrielle. Benvoar roule avec son siècle !

Tout progresse très vite maintenant. Il rencontre un autre L.V.F. Trinchard, dont le père est tombé devant Djukovo. Il chante bien et sa voix paré aux insuffisances de l'harmonica. Le couple se produit place Pigalle, place Blanche, boulevard Barbès, maintenant que le rayon d'action de Benvoar devient pratiquement illimité. Les recettes suivent. Même en consommant de prodigieuses quantités de vin rouge, le mutilé réalise des économies ! Que faire d'elles quand on appartient à la cloche ? A quoi bon thésauriser ? Le printemps éclate aux frontières de Paris et Benvoar ne résiste pas à l'appel de la route.

Il part pour la Bretagne, seul. Retour aux sources. Première étape chez un maire de village. Lit de camp dans un garage. Dîner copieux. Excellente bouteille de vin. Viatique de mille francs au départ. Seconde étape dans un petit château. Il couche dans le foin. Nouveau viatique de mille francs lorsqu'il reprend la route. Il roule. Il connaît l'itinéraire depuis 1944. Cette fois, plus de rumeur de canon. Plus d'avion attaquant en piqué. Plus de maquis. Ciel bleu, soleil caressant, chants d'oiseau donnent de riches couleurs à la vie. "Allons au-devant de la vie". Benvoar chante pour lui-même. Il roule. Des hommes charitables le poussent dans les côtes. Des paysans le prennent en remorque derrière leur char. Plus loin, par un coup adroit du volant amovible qu'il manie avec sa brutalité coutumière, il tue une perdrix déjà blessée, la fait rôtir sur un petit feu de bois. Une seule main devenue prodigieusement habile suffit pour mener à bien

toute l'affaire.

Il progressé à raison de trente kilomètres par jour. Il roule, préparant le record de distance pour voitures de mutilés sans moteur qu'il détient officiellement lorsqu'il partira pour l'Allemagne... Rennes-Paris-Uzès en 1944... Paris-Rennes-Pléhérel en 1950... Paris-Marseille en 1952...

Le voici à Pléhérel, près de Lamballe. Quand son père le voit déboucher dans la cour de leur misérable ferme, il devient pâle et bredouille :

- Reste pas ici...reste pas ici!!!

"A Lamballé, ces bonnès gens vivent toujours dans le climat de terreur qu'ils ont connu en 1944. Rien n'a évolué dans la mentalité du petit peuple depuis que les Jacobins ont coupé le coup de leur Princesse..."

"- Faut pas rester, Jean, confirme la mère. Tu nous ferais des ennuis. Ils viendraient te tuer !

"Ils" ce sont aussi bien les maquisards de 1944 que Sanson le bourreau ou les évêques destructeurs de druides ! Passage des "grandes peurs" ... Crainte de Dieu. Dieu vainqueur. Dieu jaloux !

Le païen Jean Benvoar hausse les épaules et repart dix minutes après son arrivée. La mère lui a remis un viatique de 5.000 francs. Mais il roule, les larmes aux yeux en direction de Saint-Carreux. Un morne désespoir l'habite. Il roule une partie de la nuit puis, brusquement, terrassé par sa crise d'épilepsie, va au fossé. Un paysan le ramasse à l'aube, couvert de rosée et le remet en selle. Il repart. Il roule. Il atteint enfin Saint-Carreuc, se présente chez le docteur Berthelot, "collabo" figurant sur ses listes d'adresses.

Berthelot a perdu sa femme, assassinée par le maquis en 1944. Il a sauvé sa tête en se réfugiant en Belgique. Puis il est rentré en Bretagne. Médecin des pauvres par excellence il fait rarement payer ses visites. Aussi a-t-il reconquis le pays en moins de trois ans. Qui toucherait à un cheveu de sa tête provoquerait maintenant une Jacquerie. Il demande à Benvoar :

- Et tu n'as pas de prothèses ? Tu vis comme ça depuis 1941 ? C'est incroyable !!!

- On se débrouille ! affirme Benvoar.

- Allonge-toi, je vais te tirer d'affaire.

Le docteur prend des mesures, l'empreinte des moignons et commande, à ses frais, des prothèses au spécialiste de Saint-Brieuc. C'est le style maison. La fille du docteur, Monique, 17 ans, fait le ménage, la cuisine, élève ses trois soeurs et s'occupe des oeuvres sociales de son père ! Elle remet à Benvoar dix mille francs qui lui permettront de rentrer à Paris par le train.

Il revient quinze jours plus tard pour essayer ses prothèses et... épouser une amie d'enfance, Rose-Marie, à la mairie de Pléhérel. Deux témoins pour tout cortège. La jeune épouse porte son mari dans ses bras !

- - - +

Benvoar habite maintenant au 160 rue de Belleville. Derrière le portail d'un immeuble banal s'ouvre une allée aux perspectives provinciales. Platanes. Rosiers. Jardins. Gazons contrastant avec les pavillons vétustes qu'ils supportent. Des baraques de jardiniers jouxtent les ateliers des artisans. Là, Robert le bottier - graine de héros pour une Commune de Paris - héberge l'infirmier dans un modeste rez-de-chaussée.

Benvoar possède enfin une certaine "surface". La ville de Paris

lui verse une pension ... d'invalidé civil. Douze mille francs par mois. Il a pu s'habiller décentement. Il flâne. Il lit.

Un jour, en lisant, il sursaute, comme piqué par une guêpe. Un hebdomadaire commente la situation de la République Fédérale allemande, la réforme monétaire de 1948, la fantastique prospérité germanique... Style différent du III^e Reich et même course à la puissance d'un grand peuple !

- Regarde ! dit-il à la femme qui veille sur lui. »

Puis il abat son poing valide sur la table et gronde :

- L'Allemagne existe donc de nouveau et elle a du pognon ? Attends un peu. Je vais me faire connaître !

Il découvre dans un annuaire du téléphone l'adresse du nouveau consulat : 50 avenue d'Iéna. On lui enfle son meilleur costume, et le voilà parti, rasé de frais. Une fois de plus Jean Benvoar traverse Paris. Par rapport à son premier voyage Gare de l'Est-Pont-Neuf il vole maintenant à travers les rues, grâce au moteur VAP monté sur sa voiture. Il en descend seul, appuyé sur ses béquilles et se présente à l'huissier.

- Je veux voir le consul ! annonce-t-il d'une voix ferme.

Monsieur le consul ne reçoit que sur rendez-vous. L'homme-tronc crie :

- Je suis Jean Benvoar ! Premier tireur au FM dans le 638^e régiment d'infanterie de la Wehrmacht... Blessé le 1er décembre 1941 devant Moscou !!!

De son poing valide il frappe rageusement le revers de son veston orné de rubans multicolores. Inquiet, l'huissier disparaît, s'attarde dans des bureaux, revient et annonce avec obséquiosité qu'un attaché va recevoir "der Franzose" ...

Un matin, une Opel noire stoppe devant le 160 de la rue de Belleville. Augagneur qui la pilote, grâce à sa prothèse perfectionnée, passe sous la voûte de l'immeuble, suivi de Leugris. Ils se dirigent vers l'atelier de Roberto, le bottier qui rêve toujours des grandes heures de la Commune de Paris. Ils le saluent et pénètrent dans le rez-de-chaussée où survit Jean Benvoar...

- Allez, Jean, fais ta valise, on t'emmène en Allemagne !

Pendant que, de son bras valide, l'homme-tronc rassemble ses hardes, Leugris contemple la photographie d'une femme jeune et souriante accrochée au mur. Il dit :

- Des saintes comme Rose-Marie t'en rencontreras pas tous les jours !

- C'est vrai, reconnaît le mutilé.

Rose-Marie s'est sacrifiée jusqu'à la limite du surhumain. Puis elle a renoncé. Ils ont divorcé par consentement mutuel. C'est que Benvoar se montre maintenant peu maniable. Il repousse hargneusement qui se penche sur son malheur. Si rien ne se produit dans sa vie il deviendra un monstre de haine. L'orgueil de sa mutilation le soulève depuis que la presse d'opposition s'intéresse à lui. Ses succès féminins l'ont gâté. Il boit. Il se bat dans les cafés, assenant des coups terribles de son bras valide qui a pris la puissance d'un bélier.

- On t'emmène à Tölz, confirme Augagneur. Tu as suffisamment fait de conneries à Paris !

Ils le hissent dans l'Opel noire et prennent la route... Nancy,

Kehl. Stuttgart. Munich... Ils passent devant la forteresse de Tölz qui date de la haute époque hitlérienne, célèbre école d'officiers d'où sortirent les cadres de la 7^e Brigade d'assaut SS française. Ils se dirigent vers l'hôpital.

La République fédérale prend livraison de l'homme-tronc. Elle paye sa dette... "A Jean Benvoar, le Grand Reich reconnaissant"... Le chef des services administratifs de l'hôpital qui prend Benvoar en charge, Krischke, un Bavarois souriant, considère son nouveau pensionnaire du coin de l'oeil et dit :

- Une fois bien lavé, bien habillé, je suis sûr qu'il trouvera quelque infirmière pour l'épouser !

Jean Benvoar habite Lenggries, au pied des Alpes de Bavière depuis qu'il a quitté l'hôpital de Tölz. Les prédictions de Krischke, son chef administratif, se sont réalisées. Il a trouvé une infirmière pour l'épouser. C'est une grande femme blonde, sèche, encore belle. Elle a mis les vertus naturelles de l'Allemande, appuyées sur une solide formation professionnelle, au service de l'homme-tronc dont la silhouette effacée maintenant l'ancienne image dessinée par ce vocable. En effet, lorsqu'il se tient debout, porté par ses prothèses perfectionnées, Jean Benvoar, bien habillé, lavé, rasé, semble redevenir mieux qu'un homme normal : un champion d'athlétisme ! Visage énergique. Grandes épaules. Poitrine profonde. Un bras gauche surpuissant. Le tout révèle la volonté d'acier qui n'a pas fléchi durant quinze ans.

Depuis cinq ans les crises d'épilepsie traumatique ont disparu. La partie droite du corps reste irrémédiablement paralysée mais, appuyé sur une canne, Benvoar se déplace par ses propres moyens, en trajectoire oblique, comme autrefois, la jambe gauche traînant la droite derrière elle. Il assure par lui-même, sinon tous, du moins une grande partie des menus actes de l'existence quotidienne.

Il a loué un rez-de-chaussée, dans un chalet, au pied des montagnes qui dominent Lenggries. Il touche de la République fédérale 1100 marks par mois, petite fortune à l'échelle de son train de vie et du coût de l'existence dans les Alpes de Bavière, bénéficie de multiples avantages : réduction sur les chemins de fer, gratuité de voyage pour l'accompagnatrice, prime annuelle pour la voiture de mutilé, prime pour l'amortissement d'une automobile ...

- Grüss Gott ! Herr Benvoar.

- Grüs Gott ! Herr Pfeiffer...

Vieux Bavarois, jeunes garçons à culottes de cuir, petites filles à tresses blondes le saluent gravement ou avec gentillesse quand ils le croisent sur la route, lorsqu'il pénètre dans une épicerie, s'installe chez le coiffeur pour téléphoner. Aucun ne connaît sa véritable histoire. Tous le prennent pour ce qu'il est, sans se poser de question mesquine : un respectable mutilé de la Seconde Guerre mondiale... A Jean Benvoar, la patrie germanique reconnaissante !

Car il a définitivement tourné le dos à la France ! Avec une joie enfantine il montre à Cuny et Gévaudan son passeport de citoyen allemand et dit :

- J'ai voulu aller jusqu'au bout, acquérir non seulement la nationalité allemande mais encore perdre la nationalité française. J'ai donc écrit au consul de France à Munich pour connaître les démarches. Et savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

- Aucune idée.

- Eh bien, c'est pas croyable ! Il m'a répondu : versez d'abord mille marks pour frais de chancellerie !!! Mille marks ! Non mais ! Sont gonflés ! Un pays qui m'a laissé crever comme un chien pendant quinze ans ! Faudrait lâcher mille marks pour avoir le droit d'essayer les semelles de mes souliers sur son

paillasson ? Je garde donc aussi la nationalité française et je fais l'Europe ! Et j'ai déjà payé cher pour la faire !!

De sa main valide il frappe sur ses prothèses.

- C'est ce que j'ai répondu au consul de France. Mais il s'en fout ! Tout le monde s'en fout !

Il tend à Gévaudan le double de la lettre, fort correctement tapée à la machine.

- Vous tapez à la machine ? De la seule main gauche ?

- Bien sûr !

Il lève le capot d'une Erika portative et fait une démonstration à ses visiteurs. Il frappe relativement vite et commet moins de fautes d'orthographe en allemand qu'en français ! Gévaudan lui en fait la remarque et Benvoar crie :

- Tous ces salauds m'ont traité de Boche pendant quinze ans ? Tant mieux ! Ils m'ont indiqué le chemin qui pouvait me sortir de la merde. Mauvais Français fait excellent Boche maintenant !!!

D'un geste qui semble avoir l'influence d'une caresse la grande infirmière blonde l'apaise. Elle a dû exercer une influence décisive sur sa vie. Elle a introduit en lui la discipline allemande, l'amour du travail bien fait, une réconciliation avec la nature et la vie, toutes valeurs que Gévaudan juge depuis longtemps oubliées par les Jacobins français. Résultat : Jean Benvoar ne boit plus, ne se querelle plus dans les cafés, toujours prêt à frapper de son terrible bras gauche, et ses colères ne sont plus que fugitives. Il s'apaise et dit sur un ton changé qui semble rassembler les forces viriles d'un mâle :

- Tout ça n'est rien. Maintenant je suis capable de rouler tout seul en bagnole. Venez voir. Je vous emmène à Tölz !

Ils sortent. Benvoar leur présente sa voiture, une D.A.F. toute neuve à Variateur de vitesse. Il s'installe au volant avec l'aide des béquilles qu'il range à ses côtés. Il a fait déplacer la pédale de l'accélérateur qu'il actionne du pied gauche, transférant à droite l'effort de ce pied sur la pédale de frein quand l'arrêt s'impose. Pour diriger la voiture, il actionne le volant de la main gauche posée sur un bouton fixé sur le jonc. Ces dispositions permettent des manœuvres aussi précises et rapides qu'avec un engin normal. Une seule difficulté : passer de marche avant en marche arrière. Pour actionner l'inverseur placé au centre de la D.A.F. il doit l'aller chercher à droite avec sa main gauche, les bras croisés sur la poitrine ; mais comme cette manœuvre s'accomplit obligatoirement à l'arrêt elle n'influe pas sur la sécurité de la conduite.

- Tenez, voilà mon Führerschein ! dit-il à Cüny en lui tendant un carnet relié en toile grisée et qui contient les restrictions de conduite pour mutilés : rayon de déplacement limité à 60 kilomètres autour du domicile (en vue d'un rapatriement en cas d'accident), vitesse autorisée 70 kmh et 90 kmh sur autoroute.

- C'est valable jusqu'en août 1966, dit Benvoar. A cette date je subirai de nouveau un encéphalogramme, un électrocardiogramme, les tests pour signaux au Technisché Überwachungstellé de Munich. Si ça colle - et ça collera, j'en suis certain - je n'aurai plus aucune restriction de conduite !

Ils roulent vers Tölz tout proche, dans un style qui ne vaut peut-être pas celui de Gévaudan au volant de la Mercedes 300 SL, mais rappelle celui d'un débutant très doué. Ils font demi-tour à Tölz et reprennent la route de Lengries où Gévaudan a laissé sa voiture. Benvoar change de conversation.

- Dites donc, tous les deux, vous êtes des anciens de la L.V.F. ? Pourquoi vous m'aiderez pas à former une amicale ? On ferait un petit gueuleton

annuel, à Munich ou à Paris ? Je pourrai y aller quand j'aurai mon Führerschein sans limitation... Et avec la double nationalité pour emmerder les douaniers et la police à Kehl ! Ca serait bien, non ? On boirait du muscadet. Il chantonne : Ah le petit vin blanc ! Qu'on boit sous la tonnelle Quand les filles sont belles..

Tentation du passé ! La gigantesque aventure sous les ponts de Paris.. Péau de bique et Père Albert, les clochards fraternels... La Bretagne grise où l'on entend encore le rire des fées...

Brusquement devenu mélancolique Benvoar conduit d'une main gauche distraite. Gévaudan pense : il a beau défier l'univers avec sa nationalité allemande, la Bretagne lui colle à la peau. Lui aussi confond la race et la nation, comme Brasillach quand il me rappelait, en 1944, le cri de Danton qui devait aussi lui coûter la vie : "On n'emporte pas la Patrie à la semelle de ses souliers !" Benvoar se croit heureux en Bavière ? Mais la Celtie viendra un jour le tirer par les pieds, la nuit. Décidément c'est bien l'Europe des ethnies qu'il faut créer, en attendant de pouvoir reconstituer l'Europe des races !

Cuny demande à Benvoar :

- Pourquoi voulez-vous former une amicale d'anciens L.V.F. ? Vous ne savez pas que c'est interdit et que des vaincus comme nous doivent respecter la loi du vainqueur ?

- En France peut-être, mais pas ici ! En Allemagne les amicales de soldats sont autorisées. J'ai rencontré l'autre jour le général Bittrich. Lui a bien créé l'amicale de son ancien régiment : "Der Führer"... Der Führer, eh, eh, c'est pas très démocratique, non ? Et il y a la IAG, l'association des anciens Waffen SS...

- Je connais, dit Cuny. Je suis venu au congrès de 1954. Ils sont plus riches et puissants que la C.G.T. en France ! Mais la France, mon vieux, c'est pas l'Allemagne !

Ils roulent. Une onde de colère qui monte d'un passé non complètement dominé soulève Benvoar. Il dit :

- Alors vous vous dégonflez ? Et qu'est-ce que vous diriez si Jules venait vous demander des comptes ? (I) Qu'avez-vous fait pour sauver de l'oubli les sacrifices de nos camarades morts ? (I) sobriquet donné à Hitler parla L.V.F.

Gévaudan et Cuny se regardent en souriant et pensent en même temps : Benvoar connaît mal les dessous de l'histoire contemporaine. Il ne nous appartient pas de l'éclairer sur le sens d'une fidélité particulière à laquelle une amicale d'anciens L.V.F. ne pourrait rien ajouter, bien au contraire !

Gévaudan change le cours de l'entretien en disant :

- Vous conduisez beaucoup mieux que la moyenne des débutants. Car, en sus de votre infirmité vous êtes tout de même un débutant ?

- C'est exact.

Benvoar se redresse sur son siège. Le roi n'est pas son cousin. Rien ne compte plus du passé. Une seule chose existe : il possède son permis de conduire ! Le voici désormais vainqueur selon le siècle où l'automobile impose son mythe à un milliard d'hommes ; /.../ - Benvoar je crois que vous représentez mieux que n'importe lequel d'entre nous l'homme de Nietzsche ! Je suis certain que l'exemple que vous leur donnez permettra un jour aux aryens de triompher même de la mort.

- Ce n'est pas tellement difficile, répond Benvoar. Il suffit d'aimer la vie. Et malgré la défaite, les années de souffrance, les milliers de salauds qui voulaient me voir crever, je trouve que tout est bien.

Le directeur de la publication : Quatreboeufs - Dépôt légal : 3^e trimestre 1969.

